

### 3. La traduction dans l'entre-deux-guerres

La période de l'entre-deux-guerres représente l'époque la plus fructueuse pour la traduction tchèque du français, puisque c'était en même temps l'âge d'or des relations franco-tchèques. L'intérêt croissant de la scène culturelle tchèque pour la culture française datait de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et l'orientation politique très francophile de la première République tchécoslovaque accentuait encore cette tendance.

L'augmentation du nombre de traductions du français avait d'autres causes : l'influence du critique littéraire F. X. Šalda qui s'orientait en grande partie sur l'analyse de la littérature française. Deuxièmement, l'entre-deux-guerres était une période riche en grands traducteurs de trois générations environ : Karel Čapek, Viktor Dyk, Arnošt Procházka, Jindřich Hořejší, Zdeněk Kalista, Otokar Fischer, Josef Palivec, Svatopluk Kadlec, Otto František Babler, Vítězslav Nezval, Karel Teige etc. (Hrala, 2002 : 112)

Toute la période de l'entre-deux-guerres se caractérisait non seulement par une abondance de traductions littéraires, mais aussi par une prise de conscience quant à l'importance des traductions de bonne qualité pour la culture nationale. D'où l'intérêt croissant des traducteurs, des critiques littéraires et philologues porté aux interrogations sur la qualité des traductions publiées. Que l'abondance des traductions littéraires ait eu pour conséquence aussi une production de traductions de qualité très inégale n'est pas surprenant ; une situation comparable survint vers la fin du siècle, notamment avec l'entrée de la génération des écrivains décadents en littérature et avec l'augmentation du nombre de traductions. En 1888, F. X. Šalda évoquait ainsi le problème qui caractérisait l'édition du livre tchèque dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la revue *Lumír* (F.X. Šalda, *Literatura překládová*, *Lumír* XXVII, 1899, p. 253) : « La littérature traduite nous envahit, et littéralement, nous étouffe. » (Levý, 1957 : 234)

Pour améliorer la qualité des traductions, des philologues et écrivains tchèques ont lancé une campagne qui visait la création d'une association des traducteurs, dont le rôle consisterait à veiller sur la bonne qualité des traductions éditées. En juin 1911, une réunion préparatoire du futur *Sdružení překladatelů* (*Association des traducteurs*) eut lieu ; parmi les écrivains qui y adhéraient, nous trouvons les noms de Jakub Arbes, František Herites, Jaroslav Vrchlický, Ignát Herrmann, J. V. Sládek, Adolf Heyduk, Jaromír Borecký (Májovci et Lumírovci), Alois Jirásek, K. V. Rais, Zikmund Winter (écrivains réalistes), Josef Zubatý, František Bílý, J. V. Sterzinger, Prokop M. Haškovec (philologues), F. S. Procházka, Vincenc Červinka et Hanuš Jelínek (traducteurs). Le premier numéro de la revue *Věstník Sdružení překladatelského* avec l'article introducteur de Josef Zubatý annonçait le projet de créer des cours spéciaux pour les traducteurs (cours de langue

maternelle et des langues étrangères, de traduction littéraire et spécialisée). Mais l'association et la revue ont bientôt cessé leur activité. C'était la revue *Naše řeč* qui a pris la relève dans le domaine de la critique de la traduction. Une autre organisation des traducteurs tchèques, *Kruh překladatelů*, n'était fondée qu'en 1936. L'avantage de l'initiative de 1911-1913 était qu'elle a tourné l'attention vers la critique des traductions produites. En 1913, Vilém Mathesius publie son article *O problémech českého překladatelství*. Il y défend la prémisse que le traducteur devrait poursuivre prioritairement le même effet artistique ; pour l'atteindre, il peut se servir des moyens linguistiques et littéraires différents que l'auteur de l'oeuvre originale. Mathesius rejoint par ses idées celles d'Otokar Fischer (méthode de la substitution) et de la linguistique fonctionnelle du *Cercle linguistique de Prague* qui développait entre autre la description des styles fonctionnels de la langue tchèque. V. Mathesius prend un phénomène linguistique du point de vue de sa valeur pour le récepteur, et aussi du point de vue de sa position sans le système de langue. (Levý, 1957 : 214-216)

### 3.1. La littérature française en traductions tchèques et slovaques (1931-1939)

Les données statistiques de la période d'avant-guerre peuvent nous donner une idée sur l'importance des traductions des littératures étrangères en Tchécoslovaquie de cette époque-là, et sur la place qui y revenait à la littérature française. Entre 1931 et 1939, le nombre total des traductions publiées en Tchécoslovaquie fut de 6 247 ; sur ce nombre, 1 193 traductions, soit 19 %, étaient consacrées à la littérature française (en 1931, l'année record, ce fut même 35 %). Près d'un livre sur cinq traduit en tchèque l'était du français (Pistorius, 1957 : 179-181).

Quelle était la structure des 1200 titres français publiés en Tchécoslovaquie pendant la dernière décennie de la Première république tchécoslovaque ? Parmi les traductions figurent les classiques, dont notamment Alexandre Dumas qui l'emporte avec 62 titres, suivi de Victor Hugo avec 35 titres, d'Émile Zola avec 20 titres, ou de Balzac avec 15 titres. Une des principales maisons d'édition, Fr. Borový, a publié les oeuvres complètes d'Anatole France (dont 18 volumes paraissent dans ces neuf ans avant la guerre). De même pour Flaubert ou Maupassant dont les oeuvres complètes paraissent à la même époque (en 1933, 12 volumes de Maupassant furent publiés). (Pistorius, 1957 : 181)

Parmi les auteurs contemporains, André Maurois fut probablement le plus lu par

le public tchèque de ces années (on trouve 23 volumes publiés entre 1931-1939). *Les Thibault* de Roger Martin du Gard furent traduits complètement, ainsi que les neuf premiers volumes des *Hommes de bonne volonté*, de Jules Romains, qui parurent en deux ans, 1937-1938 (s'il n'est pas indiqué autrement, les dates sont celles de la traduction tchèque). Les oeuvres de Georges Simenon étaient représentées en moyenne par un roman annuel. En ce qui concerne Colette, 2 à 4 livres traduits par an paraissaient. Rappelons encore Paul Claudel, avec au total 9 titres dans la période suivie, 1931-1939, ou Georges Bernanos, avec 5 romans (*Sous le Soleil de Satan*, 1932, *L'Imposture*, 1935, *La joie*, 1935, *Un Crime*, 1936, *Journal d'un Curé de campagne*, 1937). (Pistorius, 1957 : 181)

Ce qui est surtout à noter, c'est la rapidité avec laquelle bon nombre de livres paraissant à Paris éveillaient l'intérêt des maisons d'édition tchèques, ainsi que la curiosité pour les nouveaux écrivains français. Ainsi par exemple *Le Voyage au Bout de la Nuit* (Paris, Denoël, 1932), de Louis-Ferdinand Céline, atteignit, un an seulement après sa publication parisienne, 4 éditions consécutives en Tchécoslovaquie (2 éditions en 1933, 2 autres en 1934, toutes chez František Borový). Suivirent d'autres oeuvres de Céline en traductions tchèques, *L'Église* (comédie en cinq actes, traduit en 1934 par Jaroslav Zaorálek), *Mort à crédit* (J. Zaorálek, 1936). *L'École des Femmes* d'André Gide, *Les Enfants Terribles* de Jean Cocteau, le *Vol de Nuit* de Saint-Exupéry, *Les Vases communicants* d'André Breton, ou *Les Célibataires* d'Henry de Montherlant furent traduits en tchèque un an ou deux ans seulement après leur parution en France. Souvent, il est arrivé que la traduction tchèque suivît seulement de quelques mois l'original français et portât la même année d'édition, comme c'était le cas de Jean Giono, le *Chant du Monde*. Des romans de Giono étaient traduits dans les années 1930 en 9 volumes au total - *Colline/ Pahorek* en 1932, *Regain/ Hlasy země* 1933, *Un de Baumugnes/ Člověk z hor* 1934, *Jean le Bleu/ Zelené mládí* 1934, *Le Chant du Monde/ Země zpívá* 1934, *Que ma joie demeure/ Kěž tonu v radosti* 1935, *Manosque des Plateaux/ Vysočiny* 1936, *Naissance de l'Odysée/ Sen a skutečnost : zrození Odyssey* 1937, *Bataille dans la Montagne/ Bitva v horách* 1939 (Pistorius, 1957 : 183).

Beaucoup d'écrivains ont été ainsi connus des lecteurs tchécoslovaques peu de temps après que leur nom devînt célèbre en France : Julien Green, André Malraux, Henri Pourrat et Pierre-Jean Jouve furent ainsi découverts en 1932 ; Marcel Aymé, Joseph Kessel en 1934, ou encore Louis Aragon en 1935 (Pistorius, 1957 : 182).

Il faut mentionner aussi encore François Mauriac, *Le Désert de l'Amour/ Poušť lásky* (1933), *Le Noeud de Vipères/ Klubko zmijí* (1936), *Vie de Jésus/ Život Ježíšův* (1937), et Romain Rolland, dont les oeuvres *Jean-Christophe* et *Pierre et Luce* ont atteint deux ou

trois éditions différentes chacune (Pistorius, 1957 : 183).

Il faut aussi mentionner quelques traductions magistrales de la poésie française, dont l'importance dans la littérature tchèque est de longue tradition. Toute une équipe de poètes (Jindřich Hořejší, Otokar Fischer, Svatopluk Kadlec, Vítězslav Nezval, František Hrubín, Jaroslav Zaorálek) donnaient non seulement d'innombrables poèmes isolés dans les revues, mais traduisaient des recueils entiers, dont quelques-uns étaient de véritables chefs-d'œuvre de travail créateur. On a traduit, en plusieurs volumes, non seulement les grands classiques comme Charles d'Orléans (1931) ou François Villon (en 1927 O. Fischer, 1934 O. Fischer et 1936, Otto F. Babler) ; la priorité était donnée surtout aux poètes contemporains. Jehan Rictus (1936), Paul Éluard (1939), ont paru sous forme de recueils ; d'autres - comme Francis Jammes (dont les *Clairières dans le Ciel* furent traduites en 1936) ou André Breton (*Vases communicants*, en 1934, *Nadja* en 1935) - furent représentés même par deux livres. Il y avait des événements importants : en 1933 paraît la première version complète des *Fleurs du Mal*, en traduction de Svatopluk Kadlec (en édition bibliophilique chez Portmann à Litomyšl ; une deuxième édition suivit en 1934 chez Melantrich à Prague) ; en 1931, toute la poésie de Jean-Arthur Rimbaud est transposée en vers tchèques par Vítězslav Nezval. Parmi les chefs-d'œuvre de la traduction poétique appartiennent des traductions de Paul Valéry (*Charmes* en 1933, *La Jeune Parque* en 1938), préparées pendant des années par Josef Palivec, un des poètes tchécoslovaques pour lesquels traduire du français constituait toute leur activité littéraire. Il arrivait aussi parfois que plusieurs poètes aient choisi la même année le même poète français pour le traduire. C'est ainsi que les œuvres d'Apollinaire furent traduites trois fois en 1933, sous trois titres différents. Rien qu'en 1932 parurent trois volumes de Verlaine dus à trois traducteurs différents (Pistorius, 1957 : 182-183).

## 3.2. La traduction tchèque de la poésie française (1918-1939)

Il faut mentionner surtout des anthologies des traductions de la poésie française. Ce n'est qu'à cette époque-là qu'un grand projet qui datait des années d'avant 1914 était réalisé : plusieurs traducteurs se réclamant de Vrchlický voulaient lui succéder en créant une grande anthologie de la poésie française. De ce projet, plusieurs anthologies plus petites étaient publiées : *Francouzská poezie nové doby* de Karel Čapek (1920, 1929, 1936) ; *Ze současné poezie francouzské. Od symbolismu k dadaismu* de Hanuš Jelínek

(1925, élargie sous le titre *Má Francie*, 1938) ; *Cizí básníci* (1919) d'Arnošt Procházka ; traductions de V. Dyk parues dans des revues, publiées dans un recueil posthume en 1957 (*Francouzská poezie nové doby v překladech V. Dyka*). V. Nezval participait par ces traductions aux livres *Surrealismus* (1936), et *Moderní básnické směry* (1937). Hanuš Jelínek faisait paraître ses anthologies *Zpěvy sladké Francie* (1925, 1938), *Nové zpěvy sladké Francie* (1930, 1938) et *Starofrancouzské zpěvy milostné i rozmarné* (1936) ; Jindřich Hořejší participait aux anthologies *Ozvěny* (1927) et *Básně* (1932, 1935) (Hrala, 2002 : 112-113).

On traduisait beaucoup les poètes maudits, dont Baudelaire dans les traductions de Jaroslav Haasz, Svatopluk Kadlec (*Květy zla*, 1933, 1934, la première traduction complète de cette oeuvre) et Vítězslav Nezval ; Mallarmé est paru en traduction d'Emanuel z Lešehradu (*Relikviář Stephana Mallarméa*, 1919) et de Vítězslav Nezval (*Vrh kostek, Poesie*, 1931) ; Lautréamont était traduit par Jaroslav Zaorálek (pseudonym Vodehnal) et Jindřich Hořejší (1929) ; Rimbaud par Vítězslav Nezval (*Dílo J.-A. Rimbauda*, 1930) ; Gérard de Nerval par Vilém Závada (1930), François Villon par Otokar Fischer (1927), Paul Verlaine par Bohuslav Reynek (1929). L'intérêt des poètes tchèques avant-gardes aux poètes maudits (dont on considérait Villon comme précurseur, en France et chez nous) était encore accentué par des essais de F. X. Šalda (*Z alchymie moderní poezie*).

Les traductions de Guillaume Apollinaire avaient une position importante : en 1919 paraît *La Zone (Pásmo)* en traduction de Čapek, suivie des recueils de Miloš Hlávka (*Básně*, 1928, 1929, 1935), de Zdeněk Kalista (*Alkohol*, 1930), des traductions de Jindřich Hořejší, Karel Čapek, Zdeněk Kalista et Jaroslav Seifert, publiées dans la revue *ReD 2* (1928-1929), dans le numéro spécialement consacré aux poèmes d'Apollinaire, et aussi dans le plus grand recueil d'Apollinaire de cette époque, intitulé *Guillaume Apollinaire. Básně. Souborné vydání českých překladů Karla Čapka, Jindřicha Hořejšího, Zdeňka Kalisty a Jaroslava Seiferta s předmlouvou Karla Teiga* (1935) (Hrala, 2002 : 113).

D'autres poètes publiés à cette époque étaient Francis Jammes, Charles Cros (*Vybouřený život*, S. Kadlec, 1929), Paul Valéry (*Hřbitov u moře*, Josef Palivec, 1928), Jean Cocteau (*Kohout a Veuše*, M. Hlávka, 1927), Émile Verhaeren (*Vzpoura*, J. Hořejší, 1923), recueil de F. Villon par O. Fischer (1927), Paul Éluard (*Veřejná růže*, V. Nezval, 1936).

La période de l'entre-deux-guerres se caractérise par l'effort de créer des anthologies représentatives, intégrant la poésie contemporaine et les oeuvres parfois éloignées mais que l'on commençait à découvrir en France, dont les poètes maudits et ceux qui étaient considérés comme leurs précurseurs, dont Fr. Villon. On traduisait tout ce qui était digne d'être traduit dans la poésie française. La génération de poètes de l'entre-deux-

guerres comble ainsi des lacunes dans la traduction d'oeuvres poétiques importantes que Vrchlický n'avait plus le temps de traduire. Les traductions de la poésie de cette époque étaient de très bonne qualité, car c'était des grands personnages littéraires qui créaient la plupart des traductions de cette époque. Rien d'étonnant de voir les traductions devenir partie intégrante du contexte littéraire tchèque. Par ex. François Villon en traduction d'Otokar Fischer, Jehan Rictus et Tristan Corbière traduits par Jindřich Hořejší, Jean-Arthur Rimbaud en traduction de Vítězslav Nezval ou encore *La Zone* d'Apollinaire traduite par Karel Čapek font partie de la poésie tchèque (Hrala, 2002 : 113). Dans *La Zone (Pásmo, 1919)*, Čapek intégrait les nouveaux procédés techniques de la poésie tchèque moderne d'avant 1914, les vers libres, la syntaxe courante, le style proche de la langue parlée, et l'alternance des registres.

### 3.3. La traduction tchèque des textes dramatiques et prosaïques français (1918-1939)

Entre 1918 et 1939, les Tchèques et les Slovaques étaient en contact direct avec le théâtre français moderne. Dès la fin du siècle, des pièces françaises figuraient constamment au répertoire des scènes tchèques. Presque tout ce qui avait une certaine valeur dans la production de l'art théâtral français pendant le demi-siècle avant la seconde guerre mondiale (1889-1939), passait sur la scène tchèque, en y exerçant une influence profonde. En 1889, Sarah Bernhardt vint pour la première fois à Prague et y était honorée et acclamée par le public. En 1907, c'est Suzanne Després qui vint avec le Théâtre de l'Oeuvre pour présenter Ibsen et Henry Bernstein (*la Rafale*), avec un succès pareil. Les spectateurs tchèques ont toujours réservé un bon accueil aux troupes françaises. Au printemps 1936, la tournée officielle, dans la capitale tchécoslovaque, de la Comédie-Française marqua le point culminant de ces voyages : à cette occasion, Le Théâtre Français donna *On ne badine pas avec l'amour*, de Musset, et les *Grands Garçons*, de Paul Géraudy. (Pistorius, 1957 : 222)

Entre 1918 et 1939, lorsque les scènes de Prague se multiplièrent et les contacts avec la France s'intensifièrent, on a joué à Prague les mêmes auteurs dramatiques français qui étaient présentés en même temps sur les scènes parisiennes. Pour certains théâtres parisiens et pragois, le répertoire était ainsi presque identique. Par exemple : *Monsieur le Trouhadec saisi par la débauche* a été mis en scène (par l'écrivain Karel Čapek)

quelques mois après la première à Paris. Edouard Bourdet, Georges Duhamel, Charles Vildrac, Marcel Pagnol, Jean Giraudoux, Georges Neveux, Romain Rolland, etc., étaient tous des auteurs bien établis sur les scènes tchécoslovaques et influençaient d'une façon considérable l'évolution du théâtre tchèque avant 1939. (Pistorius, 1957 : 223-224)

Il y avait aussi, entre les deux guerres, des auteurs français qui présentaient leurs pièces pour la première fois à Prague. Notamment dans les années 1930, plusieurs dramaturges bien connus, fuyant la publicité parisienne, réservèrent les premières mondiales de leurs pièces aux diverses scènes de Prague, ville cosmopolite et centre d'avant-garde de l'art dramatique. Ainsi, en 1933 Alfred Savoir (1883-1934) donna la première de la *Voie Lactée*, fameuse pièce à clé, à Prague, et bientôt après, ce fut le cas d'André P. Antoine et de sa *Chanson d'Asie* (traduite ensuite par J. Hořejší, *Píseň Asie*, et édité par le Théâtre national de Brno en 1945). Ou la pièce *Napoléon unique* de Paul Raynal (1885-1971), pour laquelle on mentionne souvent comme date de la première l'année 1937, était présentée à Prague déjà en 1935. (Pistorius, 1957 : 224)

Dans le domaine du théâtre, les meilleures traductions jouait un rôle semblable à celui des traductions de la poésie. Les traducteurs des pièces de théâtre cherchaient à renouer avec la traduction de Vrchlický. De même que dans la poésie, on révisait des traductions en vers de Vrchlický selon les nouveaux principes, formulés par K. Čapek dans son article *Český jevištní alexandrín* (1921). Par exemple la version de *Cyrano de Bergerac*, corrigée par J. Hořejší, était jouée encore au début des années 1970. J. Hořejší renouait avec la tradition des traductions dramatiques fondée par Vrchlický aussi dans sa traduction de *Faïdra* de Jean Racine (1926). Pour cette époque, l'adaptation des pièces dramatiques était typique plutôt que la fidélité rigoureuse à l'original. (Hrala, 2002 : 114)

À côté des classiques, on traduisit abondamment les pièces modernes (Jean Giraudoux, 1882-1944, *Nová Elektra*, 1938 ; les pièces d'André P. Antoine, 1858-1943, de Jean Anouilh, 1910-1987). Parmi les traductions dramatiques, celles du français occupaient une place prépondérante. C'était surtout Jindřich Hořejší qui se faisait remarquer parmi les traducteurs tchèques pour le théâtre. Les traductions des pièces avant-gardes étaient d'une qualité exceptionnelle, ce qui permettait leur emploi pendant des dizaines d'années. Mentionnons *Prsy Tírésiovy* d'Apollinaire traduit par Jaroslav Seifert (1926), *Orfeus* de Jean Cocteau par Jiří Voskovec et sa traduction du *Roi Ubu* (*Ubu králem*, joué en 1928, publié en 1930). Toutes ces pièces étaient jouées sur la scène du Théâtre libéré (*Osvobozené divadlo*). Les traductions de la poésie et des pièces françaises avant-gardes inspiraient la production indigène ; par exemple les poésies de François Villon, traduit librement par Otokar Fischer (1927), servaient de point de départ pour la pièce *Balada*

z *hadru* de Jiří Voskovec et Jan Werich. (Hrala, 2002 : 114)

Les traductions de la prose étaient aussi très nombreuses. Avant la fin de la guerre, en 1917, Hanuš Jelínek traduisit le roman antimilitariste d'Henri Barbusse, *Le Feu* (1916). Le roman, qui provoqua des polémiques politiques, par la promotion des idées socialistes, et littéraires, représentait aussi un défi du point de vue traductologique. Il s'agissait de trouver des équivalents de la langue parlée, du français familier, et des expressions argotiques (Hrala, 2002 : 107).

Après 1918, plusieurs oeuvres classiques, dont *Eugénie Grandet* de Balzac, sont traduits en peu de temps par plusieurs traducteurs presque simultanément. Eugénie Grandet paraît ainsi en 1924 (traduite par Otokar Šimek, mais il s'agit d'une traduction datant de 1900), en 1923 en traduction de T. Březohorský, en 1927 en traduction de Zdenka Folprechtová, en 1928 en traduction de Jaroslav Poch, en 1929 en traduction de Jan Čep. (Hrala, 2002 : 115)

Les traducteurs reviennent aussi vers les auteurs du dix-huitième siècle. Aux noms des philosophes des Lumières (Rousseau, Voltaire, Diderot), dont les oeuvres étaient disponibles en traductions tchèques déjà au cours de la période précédente, s'ajoutent d'autres - celui de Charles-Louis de Montesquieu dont on publie les *Lettres persanes* en 1926 (*Perské listy*), ou celui de Saint-Simon (recueil des Mémoires, *Paměti*, 1930, réédité ensuite en 1949 et 1959). Le roman de Diderot, *Rameauův synovec*, paraît dans une nouvelle traduction, celle de Stanislav Brunclík (publiée en 1940 avec la préface de J. W. Goethe, cependant le nom du traducteur Brunclík est caché par le pseudonyme Jaroslav Benda ; Brunclík était ensuite torturé et tué par les nazis). (Veselý, 1984 : 118)

Dans les années vingt, on découvre aussi les oeuvres érotiques du dix-huitième siècle : ainsi, les *Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos sont traduites dès 1914 par Karel Šafář (sous le titre *Nebezpečné poměry*, il s'agit d'une traduction fragmentaire, ne comprenant pas la totalité de l'oeuvre originale), cette traduction étant suivie en 1915 par celle de Kamil Grund (*Nebezpečná přátelství*, seulement un recueil des lettres). Cependant, le lecteur tchèque devait attendre jusqu'en 1928 pour pouvoir lire l'oeuvre de Choderlos de Laclos en traduction intégrale, non censurée (*Nebezpečné známosti*, 1928 et 1929, 2 volumes, traduit par Stanislav Kostka Neumann, publié par Ladislav Šotek). Dans l'entre-deux-guerres culminait la traduction des oeuvres érotiques de la littérature française (tendance qui apparaît en traduction tchèque au début du siècle avec l'entrée des auteurs décadents sur la scène littéraire) : ainsi, on publie les traductions de plusieurs petites proses érotiques de Restif de la Bretonne (*Půvabná nožka*, 1921, *Koketka*, 1924, *Fanuščina nožka*, 1928, traduit par S. K. Neumann, *Ctnostná proti své vůli*, 1928, traduit par Jaroslav Poch), de l'*Odalisque* de Voltaire (1928) ou son conte



*Povídka o bílém býku* (1930, traduit par Krista Rašínová), *Filosofie v boudoiru* du marquis de Sade (1929). L'oeuvre la plus traduite de la littérature française du dix-huitième siècle était à cette époque-là le roman d'abbé Prévost, *Manon Lescaut*, qui paraît en sept traductions différentes entre 1921 et 1930 (1921 - K. V. Hrdlička, 1925 - J. Paulík, 1926 - réédition de la traduction d'Antonín Váňa de 1897, 1926 - traduction nouvelle de Jaroslava Vobrubová-Koutecká, 1927 - Jaroslav Jan Pavlík, 1929 - Růžena Peyrová, traduction publiée sous le titre *Rozkošnice*, 1930 - traduction de J. Ježek). Le roman de Prévost n'était ensuite jamais tellement publié comme dans les années vingt. Ce qui éveillait l'intérêt des lecteurs et des éditeurs était son adaptation dramatique en vers par Vítězslav Nezval, publiée en 1940 et ensuite encore vingt-trois fois entre 1940 et 1972, tandis que la traduction du roman de Prévost n'était publiée que trois fois entre 1940 et 1972 (1941, 1954 et 1972). (Veselý, 1984 : 118-119)

L'effort de traduire les grands auteurs contemporains français le plus tôt possible mena à la traduction collective, effectuée par des traducteurs importants. Parmi les projets de ce type appartenait surtout la traduction du roman de Marcel Proust : *À la recherche du temps perdu*, 1913-1927, traduction intégrale, publiée chez Odeon entre 1927 et 1930, l'édition tchèque suivant de très près le dernier volume de l'original. Les traducteurs qui collaboraient à ce vaste projet étaient Jaroslava Vobrubová-Koutecká (1<sup>e</sup> partie du 1<sup>er</sup> volume), Miloslav Jirda (5<sup>e</sup> volume), Bohumil Mathesius (une partie du 7<sup>e</sup> volume) et Jaroslav Zaorálek qui traduisit tout le reste. (Hrala, 2002 : 115-116)

En 1931 paraît finalement *La Vie de Gargantua et Pantagruel* de Rabelais, dans la version intégrale, dont la première partie (Gargantua) était publiée en 1912. Le collectif des traducteurs s'appelait Jihočeská Theléma et réunissait plusieurs anciens étudiants ayant fréquenté vers 1910 le séminaire de la littérature française de Prokop Miroslav Haškovec à la Faculté des Lettres de l'Université tchèque de Prague. Parmi ceux-ci, on peut citer notamment Karel Šafář (1889-1970) et Josef Rejlek (1888-1958). (Hrala, 2002 : 116)

Les maisons d'éditions continuaient à réaliser les grands projets éditoriaux concernant les classiques français ; ces projets n'ont pas d'équivalent jusqu'à nos jours. Chez Aventinum, dans le cadre de la Bibliothèque des classiques, paraissent en 1931 les oeuvres complètes de Gustave Flaubert en 15 volumes (version brochée et reliée), sous la rédaction du professeur Otokar Šimek, romaniste. Les traductions étaient l'oeuvre de Růžena Thonová, Otto Rádl, Stáša Jílovská, Jarmila Pospíšilová-Čapková, Norbert Havel, Otokar Šimek, Arnošt Procházka, Jan Čep (Hrala, 2002 : 116).

Parmi les traducteurs importants de cette époque mentionnons Jaroslav Zaorálek,

Josef Heyduk (*Penězokazi* de Gide, 1932, les romans de Fr. Mauriac), Jan Čep ou Jindřich Hořejší (traducteur des romans et des dizaines de pièces de théâtre). Il s'agissait de traducteurs créatifs qui propageaient des solutions originales des problèmes de traduction. Parmi les traductions qui continuent à être éditées encore aujourd'hui (après quelques révisions de la rédaction) appartiennent les romans de Romain Rolland (*Jan Kryštof* traduit par Josef Kopal, *Colas Breugnon – Dobrý člověk ještě žije* traduit par Zaorálek), *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline (Jaroslav Zaorálek et Jindřich Hořejší, 1933, un an après l'original), ou *Clochemerle* de Gabriel Chevalier (*Zvonokosy* dans la traduction de J. Zaorálek). Il s'agissait de traductions stylistiquement compliquées et exigeantes. Il fallait trouver des équivalents non seulement de la langue soutenue, mais aussi de la langue parlée. L'effort des traducteurs de cette époque s'orientait vers l'exploitation de tous les registres de langue. (Hrala, 2002 : 116-117)

L'activité traductrice était considérée comme affaire de prestige. Les éditeurs voulaient collaborer avec les traducteurs renommés et expérimentés. Les journaux et revues littéraires consacraient une place importante aux comptes rendus et aux critiques de la traduction. L'effort de publier des livres (y compris les oeuvres traduites) de qualité a mené à la fondation du Club des éditeurs modernes *Kmen* (Klub moderních nakladatelů, 1926). Le Club réunissait les maisons d'édition suivantes : Aventinum, Fr. Borový, L. Bradáč, B. M. Klika, L. Kuncíř, F. Obzina, Čin, Družstevní práce, A. Dyk, Hyperion, Kvasnička a Hampl, K. Neumannová, Odeon, Václav Petr, Alois Srdce, Spolek českých bibliofilů, František Svoboda, Symposion (Rudolf Škeřík), et éditait une revue du même nom. La revue *Kmen*, dirigée par Julius Fučík, publiait en 1928 une enquête consacrée à la traduction, dans laquelle plusieurs traducteurs importants, dont Bohumil Mathesius, traducteur de la littérature russe, prononcèrent leur opinion sur les problèmes de la traduction. (Hrala, 2002 : 117)

L'abondance des livres traduits durant toute la période suivie était telle qu'elle provoquait aussi des critiques nombreuses, par ex. de la part de l'écrivain de Karel Čapek, car les traductions d'auteurs étrangers concurrençaient les auteurs tchèques. La prévalence des traductions sur des publications tchèques résultait du fait qu'à cette époque-là, les éditeurs ne versaient pas systématiquement une taxe à l'auteur de l'original, pour la traduction de son oeuvre en tchèque. Pour l'éditeur, le livre traduit revenait donc moins cher qu'une publication d'un livre de l'auteur tchèque lequel il fallait payer (Hrala, 2002 : 118-119). Rappelons que le problème de la surabondance des oeuvres traduites sur la scène littéraire tchèque n'était pas tout à fait nouveau : vers la fin du siècle, F. X. Šalda évoquait la même situation sur les pages de la revue *Lumír* (Levý, 1957 : 234).